

Conférence de M. Charles Gardou

« Ville inclusive, ville pour tous »

Forum handicap le 16 mars 2017 à Brest - les Capucins

Professeur à l'Université Lumière Lyon 2, il est responsable de la formation doctorale en sciences de l'éducation, il assure la responsabilité scientifique du master 2 « Situations de handicap et éducation inclusive ». Il dispense également des enseignements à l'Institut de Sciences Politiques de Paris, notamment dans le cadre de l'Executive master Gestion et Politiques du handicap.

Il a été nommé en 2007 membre de l'Observatoire National sur la Formation, la Recherche et l'Innovation sur le Handicap (ONFRIH), au titre de personnalité qualifiée.

Il a créé, avec la Professeur Lucia de Anna, le doctorat international « Cultures, handicap, inclusion, » implanté à l'Université de Rome Foro.

Il est l'auteur d'une quinzaine de livres, aux éditions Erès où il a créé et dirigé la Collection « Connaissances de la diversité », où ont été publiés plus de 50 ouvrages.

Merci beaucoup de m'accueillir comme vous le faites, ici, à Brest. C'est un plaisir. Merci tout particulièrement à Madame Anne-Marie Kervern, responsable de la mission droits et citoyenneté des personnes en situation de handicap. À travers elle, Monsieur François Cuillandre, et Monsieur Christian Bucher. Merci pour leur confiance. C'est un très beau lieu. Ce lieu fait sens pour la réflexion qui nous rassemble.

Jean-Jacques Rousseau disait "vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne."

Je songe à un auteur pour lequel j'ai une admiration particulière. Il s'est intéressé aux maladies mentales. Il est romancier, sinologue, il a travaillé sur l'Océanie. Il est né à Brest, en 1878. C'est bien sûr Victor Segalen. Je l'ai découvert alors que j'étais loin de la France. Je suis allé aux îles marquises. Vous situez ? Ce sont des petites îles à 7° sous l'équateur. Elles ont été popularisées par la présence de Gauguin, et de Jacques Brel. J'ai découvert les immémoriaux de Monsieur Segalen sur ces terres. Il a vécu sur les îles Hiva Oa, où Brel avait vécu. Il disait que le divers décroît. Il faut lutter contre l'échéance qui tend à faire disparaître la diversité.

Selon Rousseau, la terre est à tous, les fruits ne sont à personne.

La beauté de la diversité, fait sens par rapport à ce que je vous propose.

On pourrait se dire que tout cela n'est qu'une utopie. On sait ce qu'il en est des utopies. C'est un horizon vers lequel il convient de cheminer, pour corriger un certain nombre de dysfonctionnements dans notre manière de vivre ensemble. C'est une manière de penser une ville, des structures, des services, de la petite enfance, jusqu'au grand âge, de l'école, jusqu'au lieu d'art et de culture, des loisirs... c'est une manière de réinterroger notre manière de faire société.

Nous avons besoin de cette réflexion particulièrement.

Je procéderai selon trois temps guidés par des interrogations :

Dans quel contexte cette notion de société inclusive est-elle née et se développe ? Et pourquoi ?

Quelle est la signification des mots ? J'utilise le mot inclusif. Je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Enfin, sur quel socle de valeurs cette société mérite-t-elle de s'appuyer ?

Premièrement, dans quel contexte ce terme est-il né ? On parle de société inclusive. C'est un terme qui est décliné de manière diverse. Depuis la loi Peillon, sur l'école, le texte utilise le mot d'école inclusive. Nous voulons une école inclusive.

Du côté de l'entreprise, on parle d'entreprise inclusive.

On voudrait des services de santé qui sont plus inclusifs.

Il faut songer au rapport Jacob qui montre que les personnes en situation de handicap n'ont pas des soins à la hauteur des attentes. Il y a une discrimination au niveau des soins.

On souhaite des politiques plus inclusives. On aspire à une culture plus inclusive. Je pourrais continuer la déclinaison.

Quand un terme se développe rapidement, on peut le soupçonner.

On peut se dire que c'est une nouvelle musique d'ambiance, que cela va passer. Que c'est une sorte de danse avec des mots. Que c'est une sorte d'écran de fumée pour cacher la réalité sociale.

Au contraire, on peut se demander si ce terme qui se développe vite est annonciateur d'une évolution de nos valeurs ? De nos pratiques ?

Est-ce qu'il signifie qu'il y a quelque chose qui se joue de l'ordre du changement dans notre conception de la vie commune ?

Est-ce que cela reflète une autre manière de considérer le handicap ? Cette expression de la fragilité humaine ?

Ensemble, nous n'allons pas parler uniquement de la question du handicap ce soir. Nous allons faire un focus sur le handicap. Mais je considère que le handicap est une des multiples formes et des expressions des fragilités humaines qui nous touchent tous. Qui parmi vous se sent fragile physiquement ? Psychiquement ? Affectivement ? Intellectuellement ? Je ne sais pas.

Nous pouvons le prendre dans la compréhension qui est la nôtre. Nous sommes dans des postures de fragilité. Le handicap est une de ces formes de fragilité.

Cette idée de mouvement inclusif est née dans un temps que je vais appelé aussi obscur que lumineux. Aussi troublée que troublant. Pourquoi ? Car il s'agit d'un temps qui prône l'égalité. C'est d'ailleurs notre devise républicaine. En même temps, il hiérarchise implicitement les vies. Il les juge selon leur rentabilité. On se demande si celui-ci est suffisamment productif ? Rentable ? Est-ce que toutes les vies valent bien le coup d'être vécues ?

C'est un temps qui affirme respecter les fragilités dont je parlais. Mais en même temps, il les marginalise. Inconsciemment, parfois...

Notre temps se perd dans la tentation de l'illimité, de la puissance. Il faut être fort. Il faut aller vite. Il faut être performant.

Quelle est la place de la fragilité ? Quelle est la place des plus fragiles ?

Il y a un courant qui se développe, le courant transhumaniste. Vous avez dû en entendre parler dans vos lectures. Il rêve d'un homme avec zéro défaut.

Lorsque l'on a besoin d'un don d'organes, celui-ci est remplacé. Les transhumanistes rêvent de la mort de la mort. C'est-à-dire un homme avec zéro défaut, un homme éternel.

Comment faire quand on est fragile face à une humanité qui souhaite zéro défaut.

On parle d'accompagnement. On utilise beaucoup ce terme, qui est très beau. Le fait d'accompagner, c'est partager le pain. C'est un très beau terme. Mais quand on sait écouter les personnes les plus fragiles, elles continuent à vivre avec un sentiment de délaissement. Jusqu'à penser qu'elles sont parfois encombrantes pour les autres.

Il y a une pensée de l'universel, mais qui s'égaré. Les événements cruels et meurtriers nous le montrent, dans des particularismes, et des communautarismes.

Ces événements attestent de la réalité.

C'est un temps qui se veut indépendant d'esprit, mais qui s'assujettit à des normes souveraines qui sont mises en scène un grand bruit.

Il faut être beau, il faut être fort. Il faut cacher les rides. Il ne faut pas vieillir. Il y a des normes qui vous contraignent, car elles sont exposées bruyamment.

On a l'impression que l'on assiste à une normalité à marche forcée, qui fabrique de plus en plus d'inconformes. Je ne suis jamais conforme. Il faut être sous la toise.

C'est un temps qui dit faire place à la diversité. Mais ici, et ailleurs, ils sont exclus de la photographie de famille.

Il y a une illusion. C'est vrai dans toutes les cultures. Il y a une croyance d'une normalité. Il n'y a pas de normalité. Ce qui est normal ici, apparaît anormal là-bas. C'est une illusion. C'est toujours construit culturellement.

Comment normaliser les anormaux ? Comment on va classer les incasables ? Comment on va arranger les dérangés ?

Bref, comment on va mettre les gens à la norme de nos sociétés ?

Avec des justifications diverses, et nous devons le constater autour de nous, il y a une tendance à particulariser le handicap. Comme si les personnes qui n'ont pas été préservées de cette forme de fragilité par le hasard d'une naissance, étaient toutes différentes. Nous avons forgé une expression : "les personnes différentes".

Cela n'a pas de sens. Nous sommes différents jusqu'à ce que l'on soit cloné. La différence est universelle. On parle de personnes différentes. On va amplifier, absolutiser, entretenir la différence jusqu'à ce que l'on en fasse une barrière infranchissable. Cela ouvre à des idéologies, et des pratiques séparatistes, différentialistes.

Enfin dans ce temps dont j'ai dit qu'il était ambigu, on constate des progrès sans précédent. Le XXe siècle a été un siècle de progrès exponentiels. Des progrès ont été exponentiels à tous les niveaux, jusqu'à la révolution informatique. Dans le domaine scientifique, technique, la connaissance de la vie, de l'univers... cette révolution a transformé nos vies. En tout cas, dans une partie du monde, car il y a des inégalités. Malgré l'espoir de réduction des écarts, les écarts se creusent au contraire entre les uns et les autres.

Le silo de confort côtoie des océans d'empêchement et d'inconfort.

Il me semble que c'est cette coupure entre les mondes, cette dissymétrie entre les uns et les autres. Les uns ont beaucoup de confort, trop parfois. Et les autres en ont très peu. Cette coupure est certainement l'un des faits les plus préoccupants de notre époque.

Deux personnes n'ont pas l'impression de vivre sur la même planète.

Si on objective des choses, et que l'on se réfère au premier rapport mondial qui a été publié en juin 2011 à New York, cosigné par l'Organisation mondiale de la Santé, et la banque mondiale. Ils ont fait une recherche sur les quatre dernières décennies. Ce rapport montre que sur 7 milliards d'habitants, aujourd'hui, c'est 7,4, et un peu plus. 1 milliard d'entre eux vivent en situation de handicap. Il y a 15 %. On parlait de 10 %. Mais c'est faux, c'est 15. Dans certains pays, on monte à 24, et dans d'autres, cela descend. C'est une manière de dire que la question du handicap n'est pas une question qui touche une petite population d'ordre homéopathique, qui circule sur le trottoir d'en face.

C'est un humain sur sept.

Le handicap touche une personne, mais pas uniquement elle. Il touche les proches, les parents, les fratries, les compagnes, les compagnons. C'est presque un tiers de l'humanité directement touchée par le handicap.

Cela remet cette question au cœur de l'universel.

On le voit, la question du handicap est une question éminemment politique.

Politique dans le sens que cela concerne la cité des hommes.

Le handicap, dans cette société des hommes vient jouer le rôle de révélateur, au sens photographique du terme.

Il dévoile les mouvements divergents d'une société. Il dévoile les fonctionnements, les dysfonctionnements d'une société. Il met à nu les exclusivités persistantes dans une société. Et également, des phénomènes d'exclusion qui finissent par apparaître comme naturels et inévitables.

Simone de Beauvoir disait que le scandale, c'est que dans le scandale, on s'habitue. On ne voit plus ces choses-là. Pour nous, c'est encore facile, c'est moins difficile.

Dans ce contexte, la deuxième question à laquelle je tente de répondre, c'est la signification du mot inclusif.

Je ne vais pas jouer avec les mots, ce serait une coquetterie. Cela ne nous intéresse pas. Pourquoi je préfère utiliser l'adjectif inclusif que le mot inclusion ?

Le mot inclusion a une étymologie. L'étymologie, c'est inclure, qui veut dire enfermer, réclusion, clôture.

Dans l'art dentaire, on parle d'une inclusion, lorsque la dent est enfermée dans la mâchoire osseuse. On ne veut pas enfermer des gens. On ne veut pas les renfermer. Cette étymologie pose un problème. Cela voudrait dire que l'on veut le mettre dedans, et l'enfermer. Ce n'est pas du tout ce que l'on veut.

L'adjectif inclusif est plus signifiant. On peut le décliner. École inclusive, société inclusive, entreprise inclusive, ...

Pourquoi l'adjectif inclusif ? Il s'oppose directement à l'adjectif exclusif. Vous savez ce que c'est qu'une exclusivité ? C'est un privilège. C'est quelque chose qui appartient à l'homme, et interdit à l'autre.

C'est très intéressant sur le plan social et sociétal de dire qu'une société inclusive s'oppose à une société qui maintient encore des formes d'exclusivité. Donc une société exclusive. C'est facile à comprendre. L'idée, ce n'est pas de mettre dedans des gens que l'on imagine dehors. Il y aurait des enfants qui naîtraient délaissés. Il nous appartiendrait de les mettre dedans. Ils sont dedans par leur naissance. Par naissance, ils sont dedans. Comment faire ? On ne peut pas les mettre dedans, ils y sont déjà. Ou alors la philosophie est fautive. Ce qui nous appartient, c'est de travailler la société, pour en faire un chez-soi pour tous. Une société, cela doit être un chez-soi pour tous. Il ne s'agit donc pas de mettre dedans. Mais il s'agit de travailler l'ensemble commun, pour en faire une maison commune. Sachant que la naissance est un moment inégalitaire.

Il y a une prétention de ceux qui se disent normaux. Ce n'est pas cela du tout. Par la naissance, ils sont dedans. Dans la maison commune, si nous ne sommes pas adaptés, ajustés, ils n'auront pas leur place. C'est tout autre chose. Cela nécessite des accommodements, des accompagnements, que ce soit architectural, social, éducatif, pédagogique, professionnel, culturel... les plans inclinés sont universellement profitables. Dans cette maison commune, il nous faut installer des plans inclinés, car tout le monde ne peut pas se déplacer aisément. Dans les écoles, il faut des plans inclinés pédagogiques. On ne peut pas tous accéder au savoir de la manière la plus directe. C'est cela la société inclusive. Ce n'est pas de l'ordre d'une nécessité liée aux seuls handicaps. Elle relève d'un investissement global.

Ce qui prime, c'est l'action sur un contexte, pour le rendre propice à tous.

En s'adressant à une personne, on pourrait dire que ce qui fait votre singularité, votre âge... nous avons parlé du grand âge. Votre identité, votre orientation sexuelle, vos caractéristiques génétiques, des appartenances culturelles et sociales, votre langue, vos convictions, vos opinions politiques, vos opinions, aux potentialités, vos difficultés, vos handicaps... rien de tout cela ne peut vous priver du droit de bénéficier de l'ensemble des biens communs. Pourquoi ?

Ces biens communs ne sont la propriété de personnes. La terre est à tous. Nous avons à en partager les fruits.

C'est autre chose que de dire que l'on met un enfant en inclusion scolaire. Un enfant est scolarisé. Cela suffit.

J'avais échangé lors d'une conférence sur la parentalité. Une personne qui n'était pas en difficulté, disait que son enfant était scolarité en CE1. L'autre disait qu'il était en inclusion scolaire. Les deux enfants sont scolarisés. Pourquoi on dit que l'on a pris l'enfant en inclusion scolaire ? À qui appartient l'école ? où est-il écrit qu'un enfant qui arrive à la vie laissée va devoir demander la permission d'y entrer ?

Cela ne peut pas fonctionner de cette manière. Pour la ville, c'est pareil. La ville est patrimoniale.

À partir de là, le troisième mouvement, c'est sur quel socle peut-on bâtir cette société ?

On peut dire que c'est utopique. Les utopies sont souvent des vérités prématurées. Les Romains avaient pensé à la démocratie il y a 23 siècles. Et nous sommes loin de l'avoir encore atteinte. Dans nombre de pays, c'est bien imparfait, et dans les autres, nous n'y sommes pas du tout. Il faut encore tisser cet horizon pour aller vers lui. Je crois que l'on ne peut pas se priver, aujourd'hui, dans notre temps, d'avoir des valeurs hautement placées.

Ceux qui cultivent nos terres ne sont pas souvent ceux qui récoltent. Si l'on ne travaille pas la terre, il n'y aura pas de récolte.

Je vais vous proposer une métaphore. Je vais rester dans la métaphore de la maison.

Je conçois la société inclusive comme un édifice, comme une maison commune, à construire ensemble. Il faut sortir du piège qui consisterait à dire qu'il y en a qui ne font pas ce qu'il faut. Nous sommes tous responsables. Emmanuel Levinas disait "moi plus que les autres".

Nous avons tous à apporter une pierre chacun à notre mesure.

La maison porte sur cinq piliers porteurs. On parle des arcs-boutants pour les cathédrales.

Le premier pilier porteur conduit à aborder la question du patrimoine commun. Madame Kervern a dit tout à l'heure que l'on peut vivre sur le territoire sans se sentir appartenir à ce territoire, car on ne partage pas le patrimoine. On se sent étranger, on se sent rejeté.

Cela m'amène à affirmer quelque chose d'essentiel : nous avons l'exclusivité du patrimoine commun. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je dis les choses rapidement, car le temps n'est pas extensible.

Cela veut dire qu'une société n'est pas un club. Il faut se le dire entre nous. On ne peut pas concevoir une société comme un club, dont certains membres "normaux" pourraient accaparer l'héritage à leur profit. Ce n'est pas cela une société. Les membres prendraient l'héritage, et l'utiliseraient de manière exclusive.

Une société, ce n'est pas un cercle avec les gens qui se disent normaux, qui vivent leur normalité comme une souveraineté. Le fait de se sentir à peu près indemne dans son corps ne donne aucune souveraineté, ni aucun privilège sur l'héritage commun. C'est un peu comme si "vous auriez les mêmes droits que nous si vous étiez comme nous".

On ne le dit pas comme cela. Mais cela se formule implicitement.

Dans une société, il n'y a pas de carte de membre à acquérir. Il n'y a pas des droits d'entrée à acquitter. Il n'y a pas de débiteur. Il n'y a pas de créancier.

Je me souviens de cette maman qui disait qu'elle remerciait l'instituteur d'avoir bien voulu prendre son enfant. Elle se sent débitrice à jamais.

On a envie de lui dire qu'elle ne doit rien à personne. Son enfant a le droit à cette école. Nous devons remercier l'école tous dans la réciprocité.

La règle d'une société inclusive, c'est que chacun est héritier de ce qu'une société a de plus noble et de meilleure. La société, c'est un patrimoine commun. La règle, c'est que personne ne peut se dire qu'il a l'apanage de prêter, de donner, ou de refuser ce qui appartient à tous. La règle, c'est "ce qui appartient à tous".

Aucune des parts ne peut être l'exclusivité de personnes que la naissance a préservées, contre une minorité qui reçoit les miettes.

Il n'a jamais été écrit qu'un milliard de gens doivent se contenter des miettes. Une grande partie fait l'objet de privations, de maltraitances.

Il s'agit d'un rapport fait dans une revue scientifique outre-Manche. Il indique que les enfants en situation de handicap sont quatre fois plus victimes de violences que les autres.

La société inclusive tourne le dos à toute forme de captation par les uns, au détriment des autres.

Vous le constatez.

Quand on le dit, on dit que l'on a une vision trop réaliste. Je suis désolé. On ne peut pas passer par pertes et profits.

Il faut voir ce qui est objectivable, ou objectiver. Ce ne sont pas des opinions. L'OMS ou la banque mondiale ne font pas des opinions. Il y a eu une rencontre spécifique à l'ONU sur cette question. Est-ce que l'on peut laisser 1 milliard d'humains sur 7 milliards avec des miettes ?

La société inclusive doit nous faire mettre en cause la hiérarchisation des vies.

J'ai souhaité que le sous-titre devienne titre. Mais les éditeurs choisissent les titres. J'ai sous-titré " il n'y a pas de vie minuscule."

De manière inconsciente, on voit comment les vies peuvent être hiérarchisées. Il y aurait une humanité forte, celle de ceux qui ne sont pas touchés par le handicap. Et une humanité faible, des personnes touchées par le handicap. Il y aurait une humanité à l'endroit, et l'autre à l'envers. Il y aurait une humanité éminente, et une humanité insignifiante.

Ici, nous sommes dépositaires d'une condition universelle.

On ne peut pas comprendre le handicap, si on ne se met pas en question. On voit bien que l'on est entre un meilleur est un pire. Aujourd'hui, ça va, c'est la fortune, mais demain, c'est le revers.

Aujourd'hui, c'est la résistance, mais demain, le fléchissement.

Comme Pascal le disait, nous sommes "entre l'infime et l'infini".

Il n'y a pas de vie minuscule. Si on ne se le dit pas, la question du handicap est toujours sous-traitée.

"Sur la question du handicap, on va faire appel aux bonnes volontés. C'est une question secondaire, marginale".

Nous n'avons pas saisi que c'était une question essentielle dans la vie des hommes, et une question éminemment politique. Cela concerne toute la vie. Les vies ne sont pas hiérarchisées, elles sont ambiguës.

Le fait de stratifier, cela ne tient pas. Cela ne tient pas de stratifier les coupures, comme Claude Lévi-Strauss en avait parlé.

Il s'agit de réunifier les univers sociaux. Il ne s'agit pas de les fragmenter. Il faut parler ensemble d'une condition commune tissée de fragilité.

Quand il y a une imperfection, une défaillance du corps, de l'esprit, cela ne déroge pas à la condition. Il n'y a pas d'un côté les différents, et de l'autre côté des autres.

Nous sommes toujours dans un entre deux, entre ombre et lumière. C'est comme un jeu de variations sur le même thème. Toutes nos vies humaines ont deux visages : l'une de grandeur, et l'autre de dénuement. L'une d'ordre, et l'autre de chaos.

C'est comme cela. Il s'agit de se dire que l'on partage la même condition humaine. Ce n'est pas simplement de l'ordre d'une morale. C'est de l'ordre de quelque chose qui doit guider l'action.

Ce qui légitime, c'est faire avec. Nous procédons avec. On pourrait croire qu'il y a une humanité handicapée, et une humanité différente qui ne l'est pas. Ce n'est pas du tout comme cela. C'est toujours risqué de particulariser. Il faut rassembler. Il s'agit de se dire que le handicap est une réalité qui touche tout le vivant, tous les vivants. Il n'y a pas de règne vivant qui ne soit touché par le handicap. Il y a des plantes handicapées. Des plantes qui sont incapables de faire la photosynthèse. Elles ne peuvent pas se nourrir sans être reliées à un arbre qui apporte les éléments nutritifs nécessaires. Je pense à **. Ce n'est pas la seule.

Il y a un autre règne vivant, c'est le règne animal. Il ne fait pas exception. C'est la condition partagée du vivant. Il s'agit de dépasser ses particularités spécifiques.

Concernant le troisième levier, il faut partager sur deux notions. Il faut se mettre en situation.

Il y a deux notions : vivre, et exister.

Vivre, pour nous les vivants, c'est la réponse à nos besoins biologiques. C'est ce qui renvoie au fait que nous avons besoin de nous nourrir, de nous désaltérer, de nous reposer. Cela nous permet de vivre. Il s'agit de l'auto conservation. Une plante a besoin d'être arrosée.

Exister, c'est autre chose. C'est ce qui nous renvoie du côté de la relation à soi. Du côté de la relation aux autres. Du côté de la relation au temps. Du côté de la relation au destin. C'est ce qui nous renvoie surtout du côté du besoin de reconnaissance que nous avons. Nous devons être reconnus par les proches, les amis, les réseaux professionnels, les réseaux sociaux... nous sommes dépendants des solidarités humaines. Si on ne compte pour personne, nous n'avons pas le sentiment d'exister. Je pense que le cogito de Descartes est un peu court. Je pense donc je suis. Je pense que c'est un peu court.

Cela ne paraît pas convenir pour notre condition humaine. "Je compte pour quelqu'un, donc j'existe". On peut penser sans exister. Il faut compter pour quelqu'un. On existe quand on se sent membre d'un groupe. Quand on se sent appartenir à une communauté urbaine. Je ne suis pas un encombrant. J'appartiens, je compte pour eux. Il n'est pas assez de naître physiquement, et de vivre tant s'en faut. On peut être soigné par tous, et mourir de n'exister pour personnes.

Comment est-ce que l'on n'arrive pas à comprendre le vivant pour les plus blessés d'entre nous ?

Ils ne demandent pas que les allocations ? Ils demandent de se sentir exister. C'est ce que nous voulons tous. Le besoin d'auto conservation, c'est une chose, le sentiment d'exister, c'est autre chose. On peut être soigné par tous, et mourir de n'exister pour personnes. C'est la réalité.

Dans le discours "vous vous rendez compte tout ce que l'on fait pour eux ?"
Cela ne suffit pas.

Vous avez pu aller dans des maisons qui accueillent des gens du grand âge. On y vit, mais on n'existe plus. On mange, le pilulier est à l'heure, mais on existe plus. On vit, on survit. Et parfois, on pourrait dire on y sous vit.

Le sentiment d'exister repose sur autre chose, sur l'expression des désirs.

L'expression qui est très utilisée a ses limites. Les personnes en situation de handicap ne sont pas que des personnes de besoins. Ce sont aussi des personnes de désir. Ce ne sont pas des nécessiteux. On se dit que les besoins sont satisfaits, est-ce que ce n'est pas suffisant ? Du coup, on tend à négliger ce qui fait d'eux des êtres existants, des êtres sentant, pensant... qui sont pris dans des flux de désir, de projets, de passion, de volonté, de goût, d'opinion, d'aspiration, de peur, de rêve, d'idéaux... ils sont si contraints, ils sont si peu écoutés, qu'ils finissent par se perdre.

Une société inclusive ne défend pas uniquement le besoin d'exister, de vivre, pardon ! Mais celui d'exister. C'est une vraie et profonde question.

Ayant tout fait sur le plan matériel, des allocations, des trottoirs, etc.
C'est nécessaire. Je ne le néglige pas. Mais l'existence attend autre chose.

Le quatrième pilier d'une société inclusive amène à nous interroger sur la question de la norme, et de la conformité.

Il s'agit d'une illusion culturellement construite. Pour avoir passé un temps de ma vie aux îles Marquises, dans les lointaines îles sous l'équateur, j'ai été interrogé. J'étais issu d'un milieu dans lequel on voyageait peu. J'ai pu voir comment le monde était divers, pluriel. Comment les visages de la vie étaient si différents. Comment ce qui paraissait normal chez nous, dans notre France, était totalement décalé là-bas. Comment la norme était prise dans un creuset culturel.

La visée inclusive vient contrecarrer une sorte de centrifugeuse, qui renvoie en périphérie tous ceux qui ne paraissent pas à la norme.

On voit bien comment cette norme, très puissante... toutes les sociétés sont normatives. On voit comment la norme, dont j'ai parlé tout à l'heure, et nous sommes certainement nombreux dans la salle à être les produits d'un système éducatif normatif. J'appartiens à cette maison, et je le dis avec affection. Mais il faut être du bon âge. Si on a six mois de retard, on s'inquiète. Si nous ne sommes pas dans la bonne classe, c'est pire.

Cela va aggraver des rapports de domination. Et cela va multiplier des formes d'exclusion.

L'exclusivité de la norme, ces personnes. La diversité, c'est tout le monde.

On voit que si l'on ne déconstruit pas la norme... dans les pays nordiques, on va déconstruire la norme, le programme. Pourquoi ? Car l'enfant qui est touché par une trisomie 21 ou autre chose, il ne sera jamais à la norme.

Est-ce qu'il faut interdire à tout enfant qui ne sera jamais à la norme de grandir à sa mesure ? C'est cela la vraie question.

L'école nordique comprend que les enfants vont se déployer à leur mesure sans jamais atteindre la norme. Mais ce n'est pas un problème.

Nous sommes extrêmement normés. Lorsque l'on sort de la norme, on se dit qu'il n'a pas sa place. La question de la place se pose de manière permanente.

*** disait qu'il n'y avait qu'une vérité. Il y a cet homme, cette femme, cet enfant. Il n'y a pas de normes, n'y a que des visages.

Nous avons tendance à catégoriser. À partir d'une norme, on catégorise. Les enfants qui sont affectés d'un syndrome, ont un destin défini. Nous allons faire de même pour les sourds, comme si c'était un peuple uniforme, et les aveugles, et les autistes. Qu'y a-t-il de commun entre un enfant autiste gravement déficitaire, et celui qui est atteint du syndrome d'asperger ?

La vie est infiniment nuancée. La norme préside de manière obsessionnelle dans nos sociétés. C'est parfois névrotique. Elle contribue à marginaliser, à enfermer, à opposer.

Enfin, le dernier pilier de la maison, nous renvoie à une réflexion sur la notion d'équité.

Pour faire simple, le moment le plus inégalitaire d'une vie, c'est la naissance.

À la naissance, on naît quelque part. Le fait de naître dans un pays confortable, ce n'est pas pareil que de naître dans un pays pauvre de la corne de l'Afrique.

On naît avec un corps. On naît avec une famille qui nous porte qui nous entrave. Le moment de la naissance est inégalitaire. S'il y a un moment d'égalité dans la vie, c'est l'instant de la mort. Juste instant, pas ce qui précède. C'est le seul moment de la vie qui est égalitaire.

Dans une société inclusive, il faut faire de l'équité. L'équité, ce n'est pas l'égalité. Cela consiste à agir de façon modulée, selon les situations, les besoins, et les désirs singuliers. Pour tenter de palier, de remédier aux inégalités.

L'égalité c'est un horizon. C'est une ligne imaginaire. On ne l'entendra jamais, comme la société inclusive. Mais cela nous donne l'énergie d'avancer.

Pour avancer vers cette ligne d'horizon, il nous faut mettre en place des mesures équitables. Il ne faut pas donner plus à ceux qui ont déjà beaucoup. Il faut penser que les enfants en situation de handicap, on ne va pas leur donner le meilleur. Vous avez vu dans quel état ils sont ? Je caricature !

Les meilleurs profs doivent être réservés aux meilleurs ? Non ! Une société inclusive ne peut pas fonctionner de cette manière. Les humains ne sont pas copie conforme à un modèle unique produit à des millions d'exemplaires. Les vies souffrent de ces inégalités. Il nous faut mettre en place les réponses des meilleurs, pour tous, et pour les plus précarisés.

L'égalité réelle, l'égalité formelle, ce n'est pas la même chose. On ne peut se désoler ensemble, sans polémiquer.

On peut se dire que l'on est désolé de voir la marginalisation des plus fragiles.

Cela passe en termes de morale lors des discours, ou ration des consciences de celui qui parle. Mais ce n'est pas dans les priorités d'un pays. Il faut donner une forte place, toute la place, une excellence à ceux qui ont le plus de difficultés.

C'est un autre projet de société.

Il s'agit d'une question d'intérêt supérieur.

On voit bien que nombre de personnes ne profite pas de cela.

Cela m'amène à dire que dans cette affaire, il ne s'agit pas simplement de changer d'attitude. Mais il faut changer d'altitude. Il faut traiter cette question avec une autre hauteur de vue. Il ne s'agit pas de se dire qu'ils seront contents car nous mettrons 20 € de plus dans l'AAH. Ce n'est pas ça la vraie question. La vraie question, dans l'ordinaire des jours, est-ce que l'on assure l'égalité des droits humains pour chacun, et pour tous ? Le droit à l'éducation, la formation, le travail, l'art, la culture...

Nous sommes conditionnés, quand on parle des personnes handicapées, on parle d'art thérapie. Lorsqu'ils pratiquent une activité artistique, ils se soignent.

La pleine citoyenneté procède de plein droit. D'où la convention de l'ONU.

Il y a une règle inconditionnelle, la règle des droits, les droits inaliénables.

On voit que la pensée sur une société inclusive, c'est une grille d'analyse au quotidien. C'est une société qui lutte contre toutes les formes d'exclusivité. Tout le monde doit avoir les mêmes droits pour tous et pour chacun.

Que retenir de tout cela ?

Être inclusif, ce n'est pas faire de l'inclusion. Il ne s'agit pas de catégoriser. Être inclusif, c'est tenter de redonner, de redéfinir, de redonner sens à la vie sociale dans une maison commune. En admettant que chacun est légataire de ce qu'une société a de plus précieux, entre autres son éducation, mais pas seulement. Il s'agit d'admettre que l'humanité à laquelle nous appartenons tous et une infinité de configurations de vie, et une mosaïque d'étrangeté. Nous sommes tous étranges.

Freud parlait de l'inquiétante étrangeté, au fond de chacun de nous.

La fragilité, dont le handicap n'est qu'une des formes, et la modestie, ne sont pas synonymes de petitesse.

Certains ont tout, mais ils manquent singulièrement de grandeur.

Il ne suffit pas de venir au monde pour les humains, chacun désire se sentir exister.

L'équité, c'est le ciment d'une société humaine.

Comme vous le faites à Brest, vous avez raison de prendre cette question à bras le corps. Tous les rapports, les recommandations internationales appuient cette mutation.

Pourquoi ?

On voit que l'on parle de société inclusive à un monde qui tourne dans l'autre sens. Le monde tourne dans un sens, ce sont toujours les plus fortes... et nous... on rame... ce n'est pas le nôtre ! Une dizaine de riches maîtrisent 50 % des richesses du monde. Il faut le répéter plusieurs fois pour que l'on le croie. Ce n'est pas neutre. Les personnes en situation de handicap sont négligées. Nous n'avons jamais autant de parler de projets que lorsque la société manquait d'horizon, que les crises augmentaient. Nous n'avons jamais autant parlé de lien social depuis que les sociétés sont des juxtapositions d'individualisme.

C'est vrai pour le lien social, le projet, etc.

C'est donc notre horizon nécessaire. Notre société a besoin de ces valeurs fortes et partager.

Il faut se le dire ensemble, sinon, nous serons découragés. La transformation des esprits mettra beaucoup de temps. Mais il y a une nécessité.

Il faut amender la terre pour permettre notre accomplissement. C'est cela le défi.

Je ne sais pas par quelle voie ?

On parvient à dire que ce n'est pas la peine. Il suffit de regarder comment le monde tourne. Du coup, on va se priver d'un horizon qui peut nous donner de l'énergie, et une autre espérance, une autre ligne à atteindre. Confucius disait "tous les hommes pensent que le bonheur est au sommet de la montagne, alors que le bonheur réside dans la façon de la gravir".

C'est cela qu'il faut faire. Il y a peut-être un bonheur à agir sur ce qui nous entoure, dans le sens qui nous réunit ce soir.

Je vous remercie.